Document généré le 1 juin 2025 13:11

Lurelu

Sexualité et théâtre pour ados : au-delà du tabou

Raymond Bertin

Volume 40, numéro 2, automne 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/86054ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bertin, R. (2017). Sexualité et théâtre pour ados : au-delà du tabou. *Lurelu*, *40*(2), 21–22.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jérémie Francœur, Alex Trahan, Sandrine Lemieux

(photos : David Ospina)

Sexualité et théâtre pour ados : au-delà du tabou

Raymond Bertin

En notre époque où la rectitude politique et le conservatisme étroit fleurissent, côtoyant la cyberintimidation et l'hypersexualisation des jeunes, on peut se demander comment les artistes de théâtre s'adressant aux adolescents peuvent aborder certaines questions qui touchent au plus proche cette tranche d'âge. La sexualité, qui ne s'enseigne plus guère dans nos écoles, inonde Internet, mais la pornographie n'a jamais été un outil pédagogique… Si le théâtre a la chance d'échapper au didactisme, les créateurs sont parfois placés devant des options pas simples du tout lorsqu'ils souhaitent explorer certains sujets tabous. Les adultes – parents, enseignants ou programmateurs – ramèneront vite les plus audacieux à la raison. À quoi bon, alors, créer des œuvres qu'on ne pourra jouer nulle part?

Voilà le type de questions soulevées lors d'une table ronde, intitulée «Sexualité et théâtre jeune public : comment briser le tabou?», qui s'est tenue durant la seizième édition du Festival du Jamais Lu, en mai dernier, juste après la lecture publique d'une pièce inédite d'Olivier Sylvestre, *Guide d'éducation sexuelle pour le nouveau millénaire*. L'auteur y exprime le grand désarroi s'emparant d'adolescents dont l'orientation sexuelle est encore trouble, peu affirmée ou incertaine, ce qui peut être la source d'une grande confusion de sentiments. En situant l'action de sa pièce à la veille de l'inquiétant bogue de l'an 2000, et en s'inspirant de sa propre expérience, Sylvestre a su créer une distance salutaire entre les jeunes d'aujourd'hui et ceux de son époque. Mais, au fond, les choses ont peu changé.

L'œuvre met en scène trois jeunes de dix-sept ans, mais dans sa présentation, l'auteur précise : So, *presque une femme*; Ben, *déjà un homme*; Oli, *encore un garçon*. So et Oli sont amoureux, ce jeune couple n'a encore rien consommé de son amour, s'est à peine échangé quelques baisers. Ils entrent au cégep, et se sont promis de faire l'amour avant l'an 2000! Mais voilà que Ben surgit dans leur vie, dans celle d'Oli, dans celle de So, chambardant de façon irréversible le fragile équilibre de leur relation. Ben, l'ado dans un corps d'homme fait, le gars déluré, libre, qui a vécu. L'audacieux, l'aventurier, prêt à tous les délires, inébranlable, qui attire naturellement les regards, les filles, les gars… Oli et So, déstabilisés, vivront, chacun de leur côté, une escapade, l'un dans un bois de Chomedey, l'autre au Centre Molson, qui les fera douter de leur orientation sexuelle et de la profondeur de leur amour.

Capables d'en prendre

Les participants à la table ronde, animée par Sara Dion, conseillère dramaturgique au CEAD[1], étaient Jessica Abdallah, artiste associée de Geordie Productions, compagnie de création anglophone de Montréal, Sandrine Cloutier, enseignante à l'école secondaire Georges-Vanier, Olivier Sylvestre, auteur, et Benoît Vermeulen, codirecteur artistique du Théâtre Le Clou. D'emblée, la parole était cédée à l'auteur, dont l'assistance, composée notamment de plusieurs élèves du secondaire, venait d'entendre le texte, lu par trois jeunes excellents comédiens : Jérémie Francœur, Sandrine Lemieux et Alex Trahan.

Olivier Sylvestre a évoqué sa précédente pièce pour adolescents, *La loi de la gravité*, dans laquelle il explorait les questions de genres, le transgenre notamment, à travers l'amitié de deux garçons de quatorze ans. Il avoue s'être dit (et fait dire) au début : «Il est déjà difficile de parler d'homosexualité à ce public, on ne va quand même pas aborder le trans…» On lui suggérait d'enlever certains détails sexuels… Il a cru que la solution était d'écrire toute une pièce là-dessus, en misant sur la comédie, l'humour, pour faire passer la chose : «J'ai fait le pari d'y aller à fond!» En 2015, il recevait l'Aide à la création d'ARTCENA, à Paris, pour mener à bien son projet. La pièce était créée là-bas, par La Loge, en février 2017, après Montréal, en janvier… en traduction anglaise, par le Youtheatre. Aurons-nous la chance de voir une production en français au Québec?

Le milieu du théâtre jeunes publics est-il si frileux? Doit-il pratiquer l'autocensure? Benoît Vermeulen ne le croit pas, mais admet qu'il y a peut-être un certain repli, un recul dans ce que les artistes se permettent. «Moi, je n'ai pas d'autocensure, dit-il, mon premier spectacle pour ados, il y a vingt-sept ans, s'intéressait aux MTS. Si on a un texte bien construit, avec des personnages attachants, il n'y aura pas de problèmes de diffusion. Je ne sens pas de censure des thématiques ou des formes, mais on va s'offusquer qu'il y ait des sacres dans la pièce, par exemple.» Selon lui, la frilosité se manifeste si on est trop audacieux : il y aura une grande diffusion si les pièces sont *lisses*, non dérangeantes, comme les pièces du répertoire contemporain montées très sagement. «On a peur de la provocation», avoue-t-il.

L'enseignante, Sandrine Cloutier, déplore qu'on tente trop souvent d'infantiliser les adolescents : «Les ados sont capables de tout

entendre, lance-t-elle. Mais comment vont-ils réagir? C'est toute la question. Les profs et les parents, c'est autre chose. Cette pièce qu'on vient d'entendre était essentielle pour mes élèves, il fallait qu'ils voient ça!» Elle raconte que, devant la nécessité d'aller chercher l'approbation parentale pour y assister, certains élèves lui ont demandé : «Madame, est-ce qu'on est obligé de mettre le titre de la pièce?» Faisant preuve de stratégie, elle les a alors incités à parler seulement de «la nouvelle création d'Olivier Sylvestre»…

Parler de sexe ou s'en remettre à la porno

Sandrine Cloutier amène le débat sur le terrain de l'éducation sexuelle : «Est-ce qu'on peut aborder le thème de la sexualité, qui, on s'entend, est un besoin primaire et une source de plaisir, sans parler de maladies, de drogues, de prostitution, de risques anxiogènes, comme la peur de tomber enceinte? Actuellement, c'est comme si la porno avait pris la place de la discussion. Nous sommes tous – la société – responsables de la façon dont on présente la sexualité aux adolescents.» Sinon, on laisse parler la pornographie. «Il ne faut pas oublier, rappelle-t-elle, que les adolescents en voient des choses, souvent plus que les adultes.» Ne soyons pas hypocrites et offrons-leur une discussion ouverte et franche, demande-t-elle en substance, recueillant l'accord de l'assistance.

Elle admet que, devant les débats suscités par certaines pièces, il faut un répondant, une personne responsable, diffuseur ou producteur, dont le rôle sera d'expliquer, de préparer l'enseignant et ses élèves à la représentation, puis de faire un retour avec eux après le spectacle. Un travail de médiation qu'Olivier Sylvestre n'hésite pas à faire, source d'enthousiasme pour lui, qui se sent responsable de cette pièce, dont certains passages le rendent nerveux. Pour en tester les effets, il s'est rendu en classe, y compris de troisième secondaire, auprès d'élèves de quatorze ou quinze ans. Il déplore que, depuis dix ans, il n'y ait plus de cours d'éducation à la sexualité dans les écoles, qu'on ait donné à tous les enseignants, peu importe leur discipline, la responsabilité de parler de ces sujets aux élèves. «Cela amène un repli, une peur de ces questions, et le danger qu'un conservatisme moral prenne la place du débat», croit l'auteur.

La situation est-elle différente du côté anglophone, où on a la réputation d'être plus avancé, plus ouvert? Pas d'après le constat dressé par Jessica Abdallah : «Avec la compagnie Geordie Productions, nous faisons de la tournée dans les écoles et des représentations en salle, destinées aux classes de la septième à la onzième année. Nos spectacles parlent de suicide, de sexualité, du fait musulman, de la situation des autochtones. L'autocensure, en création, ne vient pas par rapport aux adolescents, mais plutôt aux profs, aux parents, aux diffuseurs. Quand on fait la promotion auprès des profs, on ne parle pas vraiment du spectacle mais des thèmes, avec à la clé un guide pédagogique. Nous jouons beaucoup au Canada anglais et aux États-Unis, et c'est beaucoup plus difficile qu'au Québec : la sexualité, ça fait peur. La scène où une fille enlève son hidjab en rêve est interprétée comme si elle avait commis un geste sexuel… »

Appelés à commenter, quelques élèves ont pris la parole : «On parle du manque d'éducation sexuelle à l'école, mais c'est pareil en dehors de l'école, explique une jeune fille; nous avons de la gêne à poser des questions aux adultes, et le théâtre n'est pas accessible parce qu'il n'entre pas dans nos horaires, sauf avec nos parents en fin de semaine... On préfère aller sur Facebook.»

On souligne le choc civilisationnel actuel : ces jeunes ne vivent pas dans le même paradigme communicationnel que leurs parents et enseignants. La pièce d'Olivier Sylvestre pose beaucoup de questions, mais ne donne pas de réponses. Elle joue sur l'ambigüité des genres, des gouts, des *polyamours*, dans la zone floue de l'identité.

Sandrine Cloutier a le mot de la fin : «C'est aussi notre responsabilité de profs d'animer ces débats, ce n'est pas pour rien qu'on va au théâtre. L'art dit quelque chose, on le reçoit, on en discute, sinon on passe à autre chose. La médiation culturelle enrichit la discussion : invitez les profs à venir voir la pièce avant, ils sauront dans quoi ils s'embarquent! Qu'ils n'emmènent pas les élèves au théâtre s'ils ne sont pas prêts à en parler. Le meilleur répondant est humble, n'a pas toutes les réponses. Les profs d'éthique et de culture religieuse devraient aussi être invités au théâtre.»

Note

1. CEAD : Centre d'essai des auteurs dramatiques.